

Perdu dans mes digressions oniriques je suis pris en tenaille entre l'automne et l'hiver. Je ne sais plus où mes pensées me mènent. Je crois qu'elles me mènent vers les mares de l'incertitude et du néant, vers les gouffres de la solitude, vers les moiteurs du nihilisme.

J'étouffe dans mes carcans de non savoir et de liesse. Souvent la nuit je me dis que cela va être mieux, que je vais avoir assez d'oxygène pour m'aérer le cerveau et ensuite je me mets à déprimer à nouveau. Tout va mal : le ciel est rouge, la Terre tourne à l'envers, les extra-terrestres ont envahi notre planète... et moi je broie du noir.

C'est comme une ballade sans paysage où les paysages seraient des idées noires laissées comme je ne sais quel excrément sur le caniveau du non dit. C'est par delà les circonstances que je crée ma propre folie, une folie balisées par les idées, des idées en décomposition. Comme un chat noir quitterait sa mère pour chercher ailleurs pittance... c'est ce que j'ai fait une fois quand j'ai voulu voler de mes propres ailes. Mais mes ailes étaient de cire et elles ont fondu en m'approchant du soleil. Depuis je suis sur Terre à défaut d'être à terre et par terre.

Diligenter telle une machination, une conspiration. C'est cela une terrible conspiration qui mènerait à la folie, au non sens, au dégradant, au dégradé dans le sens de descente aux enfers par paliers. D'abord on croit, puis on cesse d'y croire pour croire autre chose jusqu'à devenir cette croyance qui n'est que reflet et reflet de toutes les autres croyances.

Quand j'étais enfant je croyais. On me disait "crois" et je croyais. Aujourd'hui je ne crois plus en rien, même pas

en moi. Je crois qu'il n'y a rien, même pas la vie. La vie c'est rien.

C'est pourquoi je crois en rien. Et si on te dit : « c'est rien »... et bien tu diras c'est en cela que je crois.

A cause de mon diabète et de mon cholestérol élevé chaque mois j'avais droit à deux prises de sang, une à jeun et une après le repas. C'était ma croix, mon purgatoire... l'horreur. L'aiguille qui se plante, qui triture mes boyaux ou mes veines c'était pareil pour moi. Et l'infirmière qui vous assure que cela ne fait pas mal. « Mais non, mais non »... répondais je me mordant la langue.

C'était cela une vie de fou à défaut d'une vie de folie. Pourtant j'étais fou de la vie. J'aimais la vie et les instants fougasses qu'elle offrait, des instants croustillants devant un verre d'eau fraîche ou un morceau acidulé de pomme dans votre bouche. Le goût du poulet ou des champignons aux oignons, l'ail et son goût piquant, l'oignon et son goût acidulé. Le foot à la télé, les jeux olympiques... le picaresque et l'épique. J'avais des moments heureux. J'avais aussi des moments de néant et de noirceur terrible. J'étais dans le nirvana pour retomber l'instant d'après dans la plus bestiale et la plus rude des souffrances. Une souffrance qui allait jusqu'à la souffrance physique. Tout mon corps tremblait et sous des spasmes terribles je criais : "Delivrez moi", comme un possédé innomable je criais d'une voix féroce "A la délivrance !".

Parfois cela suffisait pour délivrer mon corps et mon âme des turpitudes de telles souffrances.

Cela faisait des ans que j'étais bénéficiaire de l'allocation adulte handicapé et ça faisait plus de 16 ans que j'étais suivi par un psychiatre... depuis que j'avais fait dépression sur dépression suite à une déception amoureuse. J'avais tout abandonné, études et travail. J'étais fou mais fou d'amour. J'avais besoin d'amour mais d'un amour indéfinissable, d'un amour si sensible, si sensitif

qu'il ne pouvait ni être touché ni se toucher. Ce n'était rien de définissable, c'était de l'indéfinissable, de la non delimitabilité. Rien n'y faisait, je passais les jours, les semaines et les mois sur mon lit à tenter d'y voir plus clair dans mes pensées.

Dans le fatras de mes pensées parfois je voyais une tante décédée, une mère encore vivante, un sourire d'enfant, un chat noir, une chatte blanche, des rires, des bonheurs et des malheurs et ça m'amusait. J'étais dans mes pensées et parfois, bien parfois mal j'y étais et le temps passait.

Inexorablement je me croyais immortel. J'avais émaculé la mort de mes pensées. La mort était quelque chose de trop abstrait pour y penser. Mourir... pourquoi ? Pourquoi et est ce que mourir ça fait mal ?

J'étais comme un enfant face à la vie. J'étais comme un enfant face à la mort. Impuissant ? Même pas... Ignorant ? Non plus. Inconscient sûrement face à la démesure du problème : la mort. Et encore inconscient était un trop grand mot. Qu'est ce que l'inconscience pour le pauvre fou que j'étais ?

Autrefois on enfermait les aliénés... moi j'étais libre. Mais en fait j'étais prisonnier et le plus grand des prisonniers. Prisonnier dans ma tête : j'avais écopé d'une peine à vie, d'une souffrance que je ne souhaite à personne.

Perpétuité... oui j'étais prisonnier à perpétuité pour un crime que je n'avais pas commis ou peut être un crime que j'avais commis mais est ce un crime que d'aimer... Moi quand j'aime j'ai perpétuité. Moi qui avais 20 ans quand j'ai aimé cette fille si belle et si douce. En tout cas elle était si belle et si douce dans ce qu'elle a su me montrer d'elle et dans ce que j'ai pu lui voler. Car j'étais comme un voleur et on est tous des voleurs quand on sait que l'on n'aura pas et que l'on ne goûtera à ce fruit succulent

qu'est le gout de la passion. Et que fait on quand quelqu'un vous montre ses fruits et les garde... vous essayez d'en grappiller un peu par ci, un peu par là et peut être le lot entier. C'est ce que j'ai fait et mal m'a pris car j'en suis mort... oui mort foudroyé, mort électrocuté de trop de surcharge électrique, de trop d'amour et 16 ans après j'en suis encore là. Invalide, convalescent, asphyxié, handicapé, fou d'amour.

Pris dans les poussières de l'incommunicabilité je restais là, prostré, comme béat. Et j'avais tort... ou avais je raison. Je ne sais trop. N'empêche que j'étais foutu. A 36 ans paralysé par le manque de dialogue je me mettais à écrire et là tout bougeait, tout tremblait, tout se métamorphosait.

Je découvrais un monde insoupçonné, un monde d'une richesse inouïe. Un trésor, dans l'écriture j'avais trouvé un trésor. Un trésor d'inventivité, de trouvailles, de métaphores. Tout un monde merveilleux où le jeu et la dérision, l'ironie et le rire avaient leur place.

Je me découvrais un conquistador donnant des ordres ou un Saint béatifiant ses disciples et enseignant du haut de son charisme. Je me découvrais un Fleming abordant les affres de la nouvelle médecine ou un Saint John's conquérant de terres encore vierges et inexplorées.

Tantot ici, tantot là bas j'étais dans tous les lieux possibles. Je découvrais en moi un lieu inviolée et nouveau. Je compris qu'il suffisait d'une feuille de papier et d'un crayon pour pouvoir visiter les lieux les plus inattendus et les plus éloignés de notre Terre.

En écrivant je quittais ma folie, j'abandonnais les oripeaux de ma démence pour trouver une raison, un sens à ma vie. J'écrivais et cela me procurait un immense plaisir. Adieu les prises de sang. Adieu mon diabète, mon cholestérol. Adieu mon hypertension. Adieu la mort. Bonjour la

vie, bonjour la joie. Adieu toutes ces peurs, toutes ces déliquescentes. Je ne ressentais plus de stress mais une joie immense, la joie de me découvrir, la joie d'apprendre à me connaître en découvrant ce qu'il y avait au fond de mon âme.

J'exultais, je venais de finir un chapitre, puis un deuxième chapitre, puis un troisième. Au bout d'un mois j'avais tout un recueil... et au bout d'un an...

Je volais, j'étais immortel. Et tel le Boudha je sortais de mon enveloppe charnelle communiquant aux autres toute ma compassion et mon amour, tout ce que je ressentais de chaud et d'abondant pour eux. J'étais dans le nirvana, j'étais dans le paradis. Je voyais des lumières, des lueurs de toutes les couleurs. Je restais dans cet état durant des heures et des heures. Et quand ça se finissait je retombais dans ma torpeur, dans ma solitude, dans ma noirceur, dans ma détresse, dans ma peur. Je retrouvais le tombeau et tel un mort vivant regagnait le caveau familial. La nuit je me levais pour surprendre la vie dans toute sa nébulosité, dans tout son manque de clarté. Là se vaudraient des ectoplasmes et des fantômes. Ils me faisaient signe. Ils me disaient : « Viens ! Viens ! » Et alors je m'approchais. Ils me caressaient des heures et des heures de leurs corps décharnés et de leurs lambeaux de chair. Puis ils me souriaient de leurs dents pourries par le temps et rongées par les souillures des instants décomposés.

La nuit je me dédoublais et alors des milliers et des milliers de momies faisaient une ronde autour de moi. Elles sifflaient un air de déjà vu, en tout cas un air de passé. Leurs bandes de tissus moisies par les égratignures et les champignons des souvenirs mal digérés, les verminiscences mal englouties formaient un conglomerat compact. Je revais de voir mon père sorti de son cercueil me dire : "Viens mon fils je t'aime !".

Et alors un soir je vis un père retrouver son fils. Mon père se leva de son cerceuil et alla d'un pas titubant et d'un voix glauque me dire : « je t'aime fils ! Je t'ai engendré ! » Et alors dans un élan d'amour j'embrassai mon défunt geniteur vivant dans les souvenirs de la nuit. Je le vis avec des yeux d'amour comme un fils regarde son père avec amour.

Il était beau dans son costume de décédé. Il était beau dans sa nouvelle tenue de ressuscité. Il me dit : « Viens mon fils, on va discuter ! » Notre discussion se fit ronde. Ce fut ronde d'homme et de fils. Ce fut ronde dont on ne vit jamais le sens mais qui avait un sens : le sens de l'amour. As tu vu un père et son fils tourner si vite et si fort que les gens s'en souviennent encore... et c'était moi et mon père. Puis à 5 heures du matin il revint à terre, il retourna, il se recoucha dans son caveau. Retrouva son cerceuil.

En cet instant que j'aime mon père, certain qu'il est à nouveau parmi nous certaines nuits de pleine lune.

Je me souviens de mon père mais je ne me souviens plus de ce qu'il m'a dit cette nuit de résurrection. Je me souviens de son corps et de son visage mais pas de ses paroles.

Ses paroles étaient des paroles d'homme. Elles signifient que dans la vie tu n'as qu'un père et qu'il faut le respecter et l'aimer. Ses paroles signifient que ton père a tout donné pour toi et que tu dois à ton tour quand tu seras père toi aussi tout donner pour ton fils.

Le père c'est l'amour.

Le père c'est la vie.

Il y a une seule chose qui puisse sauver l'homme : c'est l'amour. Je me souviens de Siegrid mon amour. Elle était belle, blonde, ronde. Elle était douce.

La nuit elle me rejoint et nous faisons l'amour dans nos souvenirs. Je reste près d'elle, je caresse son corps. Elle frissonne... sa peau est rose et douce comme du duvet.

La nuit je donne rendez vous aux oiseaux de mes souvenirs. Ils viennent et m'applaudissent de leurs ailes colorées. Ils piaillent, impatients que je leur raconte une histoire. Alors moi je leur raconte la meme histoire. Celle du pauvre et du riche... celle du pauvre plus riche que tous les riches parce qu'il a découvert un trésor et ce trésor est un trésor spirituel. Il s'est trouvé lui meme. Il est heureux, il est riche.

La nuit toutes les femmes me font l'amour et dans leurs rêves maudits elles trompent leurs maris.

La nuit elles sortent de chez elles nues et se jettent à mes pieds poussant des cris et dans des balancements saccadés me défient telles des harpies affamées de sexe et assoiffées de sperme.

Je les satisfais en leur racontant des histoires.

Je les satisfait en leur racontant mes rêves et mes espoirs.

Ce sont rêves de riches et espoirs de pachas et de princes.

La nuit il se passe beaucoup de choses chez moi et surtout dans ma tête : je rêve.

Puis je me lève et c'est le matin. Toutes les harpies sont parties. Les fantômes et les ectoplasmes ont fini leurs rondes et les enfants sont encore dans la pénombre de leur sommeil.

Une nuit je faisais un rêve étrange : je revais que j'étais Dieu et décidai de transformer le monde. Et puis je me dis : pourquoi transformer le monde. Le monde est comme il est... la seule chose que l'homme a oublié c'est d'avoir un plus d'amour dans son cœur... Mais moi c'est à dire Dieu croyait en l'homme... autrement je n'aurais pas créé l'homme.

Un jour je m'en irai dans les méandres de mes souvenirs, je ferai un voyage à travers les restes du passé et je resterai dans le temps de jadis.

Un jour je quitterai ce monde pour le monde des âmes errantes. Je fuis le monde de l'ennui... l'ennui c'est mon pire ennemi. L'ennui c'est l'ennemi des artistes. Il vous engorge, vous entartre et vous emprisonne. Tandis que l'art vous libère et vous stimule insufflant dans vos poumons le souffle de vie et injectant du sang neuf et oxygéné dans vos veines.

Très tôt je me suis senti une âme de poète et d'écrivain. Très tôt j'ai vu le monde différemment. Là où les gens ne voyaient que routine et banalités j'ai voulu voir sens de vie et réjouissance pour l'âme.

Le monde des idées est un monde infini de créativité et de réalisation. Les artistes, les écrivains aujourd'hui sont en pleine apogée avec le boum des mass média et de la création. Ainsi il y a de plus en plus de créations littéraires et de plus en plus de belles créations. La télévision est une mine d'inspiration pour les artistes et je ne comprends pas qu'on puisse critiquer la télévision. J'ai appris beaucoup de choses en regardant la télévision plus qu'en 30 ans de scolarité.

Dans mes rêves je quittais la Terre en volant et je rencontrais un astre sur lequel je me posais. Là je dormais mille ans puis je retournais sur Terre. La Terre était devenue un paradis pour les hommes. Les hommes avaient fait de la Terre un monde paradisiaque où tous pouvaient s'exprimer et où l'art était le moyen de communiquer.

Les lettres, les sciences, les arts de toutes sortes étaient développés et avaient atteint leur summum. L'intelligence avait fait un bond énorme. Tous étaient heureux de vivre et de profiter de la vie. La mort aussi avait disparu vaincue par une médecine hyper sophistiquée.

Quelles perspectives ! Puis je me réveillais. Mais en me réveillant et en observant d'un éclair d'intelligence la réalité de notre Terre je n'étais pas déçu. Car après tout l'homme avait fait de très grands progrès. Il lui restait encore à progresser... voilà tout.

La mort si elle semble être le point ultime de tout n'est en réalité que le début d'une autre aventure aussi riche sinon plus que la vie elle même. L'expérience m'a fait connaître un monde riche de perspectives : le monde de la pensée.

Dieu a donné à l'homme le moyen le plus puissant pour s'identifier à son propre créateur : la pensée. Penser c'est créer. Penser c'est être Dieu. Penser c'est participer de la divinité. Penser c'est participer de l'intimité de Dieu. Celui qui comprend que tout est dans la pensée a tout compris.

Dans mes errances astrales j'ai voyagé, je me suis dédoublé et j'ai fait mes premiers pas dans l'astral comme d'autres font leurs classes. Quelle aventure que de sonder l'insondable ! Le monde astral est encore à découvrir. Il s'y trouve toute une richesse.

Tres tôt j'ai cherché à communiquer avec les autres. J'y ai appris à mieux me connaître et à sonder toute la difficulté de l'autre et de soi. Qu'il est difficile d'aller vers les autres. L'autre est une forteresse, un bastion. De défenses il est armé jusqu'aux dents. Pour communiquer avec l'autre, pour avoir donjon ouvert que ne faut il pas faire...

En réalité tout se passe en soi : soi est la clé de l'autre. Pour aller vers l'autre il faut être en paix et en harmonie avec soi. Se connaître soi et s'aimer soi sont les conditions de l'ouverture vers l'autre. Si vous ne vous connaissez pas et si vous ne vous aimez pas vous allez devant les pires déceptions pour l'autre. Vous traînez avec vous les miasmes et les scories qui vous contaminent et qui finiront par

contaminer l'autre. L'autre est affaire de soi. Le Dalai-Lama le dit bien. Il faut considérer l'autre comme aimant, se faire une idée belle de l'autre et ainsi les portes de la communication sont ouvertes pour le dialogue avec autrui.

Oui qu'il est difficile d'aller vers l'autre... mais pas impossible. Comme je suis télépathe, chose que j'ai découverte en 1984, j'ai appris les déboires et les vicissitudes d'une telle réalité. Toutes mes pensées je les transmets dans l'esprit des autres. Aussi avant d'aller vers l'autre me faut il une préparation intérieure. Apprendre à être en harmonie, à ne pas émettre des pensées perturbantes ou de mort, aimer l'autre par ses pensées... etc.

Ainsi tel est le point de départ d'une ouverture vers l'autre.

Tres souvent, avant, quand je n'étais pas encore conscient de mon don de télépathie je ne savais pas me préparer pour l'autre. Que d'échecs j'ai essuyé ! Que de déboires et de problèmes n'ai je eu ! Que de platres n'ai je essuyés !

Est ce que je crois à la survie de quelque chose après la mort ? Oui je crois que les sentiments... la haine, la joie, tout ce que nous avons ressenti durant cette vie survit ou plutôt que quelque chose qui a à patir avec ces sentiments survit.

Durant une matinée où je dormais je sortais soudain de mon corps physique et je criais en voyant mon père entrer dans ma chambre. Il était auréolé d'une lumière bleue pastel... lui qui était décédé... papa. Puis mon père me sourit et s'éloigna lentement jusqu'à disparaître.

En ce sens je crois à la vie après la mort. A la mort du corps... et encore je ne crois même pas à la mort du corps... je crois que mon corps va disparaître, oui aussi